

RAPPORT DE SYTHÈSE

PHILIPPE DEVAUX

Sans devoir obligatoirement remonter jusqu'à l'Occamisme d'Oxford, comme l'a cependant fort opportunément rappelé notre Président M. Kotarbinski en ouvrant les «Entretiens» de cette année, il nous a également semblé que le signe authentique sous lequel pouvaient se grouper les diverses contributions de ce qu'on l'on est convenu d'appeler la philosophie analytique d'Oxford est bien, en effet, de réaliser, par des réductions appropriées dans l'arsenal philosophique, une économie toujours plus stricte d'entités, en sacrifiant les entités superflues apparemment requises par la problématique philosophique et par tout ce que celle-ci peut nous amener à postuler implicitement. C'est dans cet esprit que nous pouvons comprendre ce qui s'est passé au cours de nos Entretiens. Nos hôtes nous ont ainsi amenés à de fructueuses confrontations.

En nous invitant d'autre part à concentrer notre commune méditation et à orienter nos débats sur le thème *Pensée et Signification*, nos échanges de vue ont du moins fait ressortir qu'il était en grande partie, sinon exclusivement, légitime de voir dans certains affrontements de la philosophie contemporaine une polémique qui vise à clarifier une *philosophie de la signification*.

Si l'on songe que notre problématique de la signification (laissant de côté les rétroactes historiques, dont le platonisme constitue certes un moment privilégié éclatant et qui n'a pas cessé d'exercer son influence et ses séductions comme on a pu le voir), si l'on songe que cette problématique de la signification a débuté dans les temps plus récents par une assimilation restrictive de toute cette problématique à celle de la *dénomination*, on comprend mieux que nous ayons le plus souvent vogué autour de ce point de concentration. En situant tous les problèmes de la signification sur le nom, sur l'opération qui consiste à conférer un nom, l'évolution de la notion de «signification», de Mill à Russell, a consisté à se détacher de cette première limitation (c'est-à-dire de celle qui confond «donner un nom» avec toute «signification»), pour rattacher plus amplement la signification aux variétés du langage (*sayings*) et finalement, aux variétés de conduites susceptibles de se contracter en comportements bien sédimentés, tels qu'ils se rencontrent lorsqu'ils sont associés à l'*usage* de nos expressions significatives. Chemin faisant, grâce à Frege et Russell, un

examen critique de la *dénotation* est venu aggraver les difficultés d'y voir clair et l'impossibilité de s'en tenir à des réductions simplistes.

D'autre part, en provenance d'un courant de pensée qui a suivi un destin entièrement divergent, à l'origine duquel Brentano eut une part prépondérante, Meinong et Husserl ont renouvelé, par une sorte d'analogie grammaticale et linguistique entre la transitivity des verbes, dits transitifs, et des fonctions de la pensée pensante, un schème de fonctionnement exigeant de tout verbe transitif son accusatif. Ainsi a pu se construire, entre autre, le schème de l'*intentionnalité* de la Phénoménologie, schème qui conserve très manifestement des traces de ce réalisme verbal originel. Puisqu'il faut que l'on voie quelque chose, si l'on voit, un corrélat intentionnel doit également être le produit des actes mentaux de la pensée pensante. Et ainsi, comme Frege, encore que ce soit pour des motifs différents, Meinong et Husserl, sont arrivés à des conclusions réalistes, du type du réalisme conféré aux Universaux platoniciens, en ce qui concerne le statut des concepts, des nombres, des classes et des propositions. La philosophie s'assignait dès lors un domaine spécifique de recherche et une science rigoureuse des objets de pensée, objets logiques, une science des significations, devait constituer l'exploration systématique d'un Règne des significations. Moore et Russell ont partagé cette manière de voir, et le second ne s'en est jamais complètement affranchi, encore que le néo-positivisme, et plus spécialement les déclarations fondamentales de Wittgenstein dans le *Tractatus* et les repentirs élaborés par le même penseur dans les *Philosophical Investigations* aient contribué à alimenter les considérations nuancées de Russell sur le rôle des données empiriques et le rôle des données linguistiques dans la constitution du sens et de la vérité de nos expressions. Wittgenstein a montré qu'il était possible de sortir du formalisme, assez réaliste, du langage logique (*Tract.*) et de s'orienter vers une conception symboliste, plus nominaliste, des jeux de langage. Et par là même qu'il était possible de s'ouvrir des perspectives plus *pragmatistes* sur le «sens» assimilé à une fonction, un rôle, un usage dans une situation et un contexte d'expérience.

On ne pourrait imaginer cette transformation sans tenir compte de l'emprise considérable exercée d'abord par Gilbert Ryle sur toute une génération de philosophes en Grande-Bretagne.

Ryle témoigne dans la philosophie analytique de la clarification que peut opérer sur la position des problèmes et la réduction de leurs données, l'analyse sémantique et pragmatique des concepts. En procédant à des analyses linguistiques (*sémantiques* et *syntactiques*) et d'autre part à des réductions *pragmatiques*, Ryle a contribué à dénon-

cer divers niveaux de conceptualisation, dont la confusion a pu créer et perpétuer des malentendus philosophiques graves. En s'efforçant de rompre avec ce qu'il considère comme des mythes, il a contribué à démythifier divers secteurs de la philosophie. Ces réductions sont-elles définitives ou provisoires, sont-elles excessives, voire imprudentes ? Ce n'est pas notre propos d'en discuter ici.

La communication de Ryle a repris à son compte comme réglé le mythe des actes mentaux et accordé plus de soin à examiner celui de l'atomicité logique, suscitant ainsi diverses réactions quant au point de savoir dans quelle mesure la signification pouvait, entre autre, *inter alias*, se ramener à une interprétation pragmatique ou non, comportementale ou non.

En explorant la formation de l'acquisition de quelques significations (nombre premier, racine carrée, planète-orbite, etc.), Ryle a réduit le problème de cette acquisition non à une enquête d'épistémologie génétique, mais à un examen quant à la capacité de produire une promotion indéfinie de tâches, où le facteur significatif joue un rôle de plus en plus complexe et distribué en phases successives, amplifiant les effets sémantiques par des dispositions de plus en plus sédimentées et appropriées.

La conclusion positive de cette communication est de rejoindre, en faisant l'économie d'une pensée préalablement dotée d'actes mentaux ou de significations objectives *ne varietur*, préformant ses référentiels objectifs, diverses interventions mettant l'accent sur le caractère contextuel de cette démarche globale (Ebbinghaus, Calogero, Barzin).

Toutefois, c'est en assimilant, comme il l'a montré par ailleurs, le concept que l'on a et dont on dispose, à une *capacité de faire*, d'exécuter diverses tâches, à des niveaux relativement diversifiés, que Ryle rejoint diverses objections qui l'autorisent à parler d'une fluidité de la conceptualisation — l'histoire de nos connaissances en porte témoignage.

Cette traduction et réduction pragmatique du problème de la signification, pris sous l'angle de l'acquisition et de la disposition conceptuelles, constitue-t-elle un argument analogique, où ce qui est obscur s'éclaire par ce qui ne l'est pas davantage ? C'est ce que se demande M. Perelman. C'est dans le même ordre de réserves que M. Hypolite s'est demandé si l'on peut traiter la mathématique et l'empirique identiquement.

L'acquisition de la *racine carrée*, etc..., se déroule historiquement et diffère complètement de celle de la *couleur*, tant pour le sens commun que pour le physicien. C'est cette différence qui fait question.

Les deux rapporteurs adjoints à M. Ryle ont développé à leur tour d'autres réserves, en dépit de leur commun accord sur la thèse anti-atomiste du concept, selon Ryle. M. Ebbinghaus, rapprochant la démarche négative de Hume sur la réalité des idées abstraites de celle de Ryle, s'est demandé si l'apprentissage d'un concept et les performances de tâches qui s'y relient peuvent garantir autre chose qu'une acquisition nominale et routinière. Par ailleurs, une présupposition aussi peu atomiste, aussi peu humienne, que celle de M. Ryle quant à l'antériorité du jugement sur le concept ou encore quant à l'antériorité de l'inter-connexion sur l'atomicité, fait que M. Barzin s'est demandé si une définition est jamais complète. Sa rigueur va croissant dans le patrimoine scientifique. Ce qui n'implique pas qu'elle n'ait pas un usage, mais un usage limité et contrôlable. De plus, l'usage d'une notion ne peut coïncider avec une réflexion sur l'usage de celle-ci, comme le fait observer M. Hyppolite à son tour. Il y a dans la réflexion comme une distance prise sur l'usage, à défaut de quoi aucune conceptualisation n'est possible.

Ces diverses remarques et d'autres encore vont toutes dans le même sens. Réclamant une justification, un fondement légitime, elles ne peuvent et ne veulent se contenter d'une simple description. Elles préparent une répartition d'*exigences philosophiques* qui contribuent à mettre en place la problématique de la signification, objet de ces Entretiens. Les questions de *validation* affluent, de plus en plus pressantes.

En nous proposant, pour sa part, de centrer le problème de la signification sur celui de la didactique de la signification. M. Findlay n'a certes pas voulu mettre en évidence des conclusions exclusivement négatives quant au statut philosophique de la signification. Ce furent cependant les siennes. Et de propos délibéré.

S'il est vrai que les circonstances jouent dans l'emploi d'une expression, s'il est vrai que la généalogie de la signification est souvent douteuse, que les méprises dans l'apprentissage sont toujours possibles et peuvent compromettre son succès, s'il est vrai que l'hypothèse enfin d'un observateur impartial est souvent aussi mythique que cette généalogie elle-même, il n'en reste pas moins une conclusion positive.

Elle nous ramène, en dépit des obscurités qui peuvent entourer l'enseignement d'une signification et son acquisition, à celui de sa portée générale, à celui des simplicités ostensives, à l'insertion du «sens» visé dans un réseau d'objets d'ordres divers et supérieurs à celui visé, en sorte que, en nous apprenant que la *Phénoménologie des Logische Untersuchungen* de Husserl lui paraît bien plus éclairante,

M. Findlay nous a laissé entendre que, selon lui, dans le problème du sens, il s'agit d'une expérience dans un monde qui ne ferait qu'activer des notions déjà données dans un règne des essences. M. Findlay nous a laissé deviner ses options fondamentales et ses préférences pour une métaphysique transcendantale de la signification.

Ce qu'il s'est refusé ou abstenu de nous dire sur les bienfaits d'une approche par un examen des modalités didactiques de la signification plus que par toute autre approche, diverses interventions d'autres orateurs en ont précipité l'urgence.

Il appartenait à M. Moreau de nous rappeler l'ancienneté du problème de la didactique. Sans remonter ni aux Sophistes ni à Socrate, M. Moreau a invoqué le témoignage d'Aristote, de S. Augustin, et de Berkeley enfin. D'autre part, en distinguant le statut didactique de la signification, préalable à toute démarche sur le statut de la vérité (laquelle, selon lui, ne s'enseigne pas, étant réflexion autonome), les réserves introduites par M. Moreau sur la didactique du sens d'un mot isolé ont mis en évidence la nécessité d'opérer dans nos débats une distribution, sur laquelle M. Barzin et M. Hyppolite ont insisté également et sur laquelle nous reviendrons dans un instant.

Se préoccupant de la didactique du sens du *mot* (comme M. Ryle et Findlay), M. Moreau ne s'est pas fait faute de souligner combien la désignation ostensive ne peut être la condition suffisante de l'acquisition d'un sens, indépendamment des raisons fournies par M. Findlay, et combien même elle n'est pas une condition nécessaire. En ramenant la signification de ce niveau à des opérations contrôlables, seules capables d'entretenir un accord éventuel des esprits, M. Moreau en berkeleyen occasionnel, nous a rappelé comment, chez Berkeley, le mot permet de sortir de l'ordre des représentations, pour passer à la signification générale comme synthèse opératoire sur des signes.

En dénonçant à son tour l'ambiguïté du problème de la signification M. Barzin a fait ressortir la diversité des réponses possibles à ce problème et leur caractère philosophique ou non, selon qu'il peut s'agir du problème relatif au mot — qui n'a rien de philosophique — ou du même problème, philosophique celui-ci, relatif à la proposition. Comme cette question avait déjà fait l'objet d'un échange entre MM. Ryle et Barzin, confirmant le caractère éminemment philosophique de ce problème, elle a suggéré l'idée d'un examen possible de deux modes possibles de transmission d'esprit à esprit — l'un réservé à l'enseignement d'une vérité objective ou scientifique, et l'autre à celui des valeurs où le récepteur est seul à pouvoir opérer sa propre conversion à cette valeur.

Ces observations ont amené M. Hyppolite à rappeler à son tour la primauté de ce qu'il a appelé le « climat de sens » dans lequel toute expression humaine baigne et le rôle inévitable que ne peut manquer de jouer, au niveau du sens, tant du mot que de la proposition, la synthèse d'*identification*. Toutefois, s'il est vrai qu'un sens se construit à ces divers niveaux par des identifications appropriées, il conclut en déclarant que la signification pose avant tout un problème de différenciation. Nous en sommes demeurés là sans aller plus avant.

En entendant M. Calogero, nous avons pu voir qu'il partage avec MM. Ryle et Ayer, le propos délibéré de condamner toute référence initiale ou finale à la pensée comme telle (des états ou actes mentaux constituant celle-ci, sans primauté ontologique ou épistémologique quelconque).

En évacuant d'emblée la pensée de son propos, M. Calogero la vide de toute régulation propre — l'exemple du principe traditionnel de contradiction doit être considéré comme un **exemple fort** — mais il reporte toute la *régularité* sur un plan d'ordre strictement pratique, puisqu'il assigne à la signification l'unique règle de satisfaire aux conditions de la communication inter-subjective.

L'exposé oral, qui nous a fait passer du réalisme de Parménide à la polémique entre Prodikus et Socrate, visait à illustrer ce que M. Calogero appelle l'exigence *dialogique*, imposant aux interlocuteurs comme exigence pratique suprême la communication.

En refusant de considérer la logique comme instrument et méthode préalable à toute démarche et en nous ramenant à des exigences purement morales de communication, les échanges de vues entre M. Calogero et MM. Hyppolite et Löwith ont permis de clarifier la position apparemment paradoxale de M. Calogero telle qu'il la formulait au départ, d'une pensée sans règles et d'une exigence suprême de signification comme règle pratique unique, manifestée dans la communication humaine.

Le langage technique d'information, nous a rappelé M. Hyppolite, n'exclut en aucune manière la liberté de la pensée, au sens où il s'agit de la liberté de se donner des règles, et de signifier ce que l'on pense, même si ces règles ne sont pas absolues. On s'oblige seulement au jeu adopté, et une logique binaire n'exclut pas la considération séparée d'une logique polyvalente, où le tiers exclu, par exemple, n'aurait pas le même rôle. Mais ne pas jouer de jeu serait-ce encore penser ? Cette pensée pensante, au-dessus de ses propres règles, permet d'envisager une pensée qui se donne l'*exigence de la règle*, enrichit son expérience en s'y conformant et vise un triple accord — celui

de la pensée avec elle-même, celui de la pensée avec celle des autres et celui de la pensée avec la réalité.

En insistant sur la primauté de la nécessité logique, de la cohérence logique, et enfin sur la primauté de l'accord avec soi-même, comme englobant toute règle d'action, M. Löwith a voulu marquer ses réserves sur toutes les thèses fondamentales de M. Calogero. Elles reviennent à mettre en question les assimilations du langage et de la pensée, le sens des clarifications obtenues dans l'un et dans l'autre, et à subordonner la cohérence éventuelle d'une fin pratique à la cohérence logique et ontologique. Cette classique objection indique des réticences fondamentales.

En nous invitant à remettre en question l'exigence du dialogue, entendu, selon Calogero comme la règle d'or de la morale, M. Löwith se retrouve sur ce point avec d'autres interventions. Ni règle unique, ni règle absolue, la volonté de communiquer a des limites. La *structure* de la pensée signifiante, comme l'a rappelé M. Rotenstreich, l'emporte sur tout le reste, en sorte que toute détermination doit exclure la contradiction — la régularité ne jouant d'ailleurs pas toujours le rôle que lui attribue univoquement M. Calogero. Sans doute M. Ryle voulait-il nous faire comprendre par divers exemples choisis dans les sports et le calcul que l'on peut être assujéti à des règles, les appliquer sans y penser. Il ne s'agit peut-être chez M. Calogero que de renoncer à une nécessité logique *absolue* des règles de pensée telle que celle du principe de contradiction. Cette interprétation est suggérée par M. Perelman. Mais pourquoi reporter dès lors sur la morale du dialogue, cette unicité absolue ? M. Moreau n'y voit qu'une liberté de poser des règles, et la fidélité à l'exigence constituante de la pensée ou encore une exigence régionale que peut venir rompre l'invention, le saut dans l'absurde, ultérieurement rectifié par le dialogue plus serré de l'inventeur avec le monde savant. Cette discussion a eu un effet stimulant, même si elle a ramené son auteur sur des positions de repli préparées (ou non) d'avance.

Sans partager les déclarations de M. Calogero sur le statut de la logique formelle dans la pensée, M. Guzzo nous a rappelé qu'il partage également l'option philosophique selon laquelle c'est l'éthique qui fonde toute la vie dans toute sa complexité et sa diversité. L'antériorité de la pensée constituante sur toutes ses formes constituées et en deçà de toutes ses associations contingentes, empêche M. Guzzo de souscrire à la primauté de la communication. Le travail de vigilance critique qui gouverne notre pensée est celui, non d'une servitude, mais celui d'une décision qui a pour fondement notre responsabilité morale.

Ce que M. Ayer nous a proposé, dépouillé ici de son appareil technique, c'est, conformément au programme d'une économie minimale d'entités à l'intérieur d'un langage pouvant servir de modèle à notre langage naturel, un langage dont les significations banniraient tout nom propre et qui se bornerait à les remplacer par des *descriptions*, par suite par des facteurs contextuels (aussi nombreux et qualifiés qu'il le faudrait dans chaque application du modèle). Or si un langage paraphrasant le langage ordinaire en langage descriptif contextuel est possible, quelle est son applicabilité ? Il s'agira de se libérer des termes singuliers, tout en conservant un certain encrage immanent à notre monde; de présenter certaines conventions, permettant sans rien montrer (sans rien d'ostensif) de cependant tout dire; et de chercher par des amplifications, au besoin spatio-temporelles et relatives, dans nos descriptions, tout ce qui est requis pour éliminer tout vestige du *singulier*.

Ce programme qui débordera sur des logiques combinatoires a suscité entre leur auteur, L.J. Russell et M. Dopp un fructueux débat.

Les objections soulevées par M.L.J. Russell reviennent sur un point dont toute signification est tributaire: celui de l'*identification*. Nous l'avons déjà vu à diverses reprises.

Si l'on identifie des individus, ou bien ils peuvent se présenter dans notre expérience sensible et le langage doit nous permettre de les identifier, fût-ce par des procédures de coordonnées spatio-temporelles; ou bien ils ne peuvent même pas en principe se présenter dans notre expérience (s'ils appartiennent par exemple au passé) et le langage est notre seul secours.

Les réserves vont ici dans le sens d'une double irréductibilité, celle des spécifications uniques que constitueraient les personnes; et celle des référentiels égocentriques.

Des doutes sur la manœuvre proposée par M. Ayer font également l'objet des remarques présentées par M. Dopp. S'agit-il d'une manœuvre se limitant à certains objets de notre monde ? ou s'étendrait-elle à tous ? En demandant des contre-exemples, M. Ayer indique les limitations du programme. Mais si tout se dit, si l'on peut décrire le monde avec *une seule catégorie sémantique*, sans avoir l'ambition de tout nous apprendre sur la structure de ce monde, M. Ayer pense que cela peut au moins nous apprendre *quelque chose* sur celle-ci.

A la question de savoir si un langage combinatoire pourrait se borner à dépouiller le seul aspect *indicatif* du monde et ne devrait pas comporter également l'aspect *performatif* qui s'insère dans le monde,

du fait de l'action, ainsi qu'aux remarques de M. Perelman sur l'élimination de l'ineffable et d'autres manœuvres délicates, M. Ayer a répondu que sa tentative se situe sur un plan strictement *sémantique*, qu'elle n'a aucune ambition syntaxique, qu'elle s'inscrit dans l'expression de l'expérience vécue, et qu'elle vise la constitution d'un langage sans démonstratifs, sans singularités. Elle essaie de décrire ce qui existe avec des moyens abstraits aussi restreints que faire se peut.

Si l'existence d'un pôle d'attraction, s'exerçant sur la pensée philosophique et l'inclinant à substituer l'artifice nominaliste aux imprécisions du langage naturel, est attesté par l'exposé de Ayer, l'existence d'un autre pôle d'attraction, s'exerçant sur d'autres participants et les inclinant à confiner cette portée significative au seul phénomène du langage naturel, est apparue avec l'intervention de M. Ingarden.

Tout en se rattachant volontiers aux explorations phénoménologiques sur la didactique du sens d'après M. Findlay et à la conception contextuelle du sens d'après M. Ryle, l'analyse phénoménologique de la sémantique du mot par M. Ingarden nous a montré qu'une voie d'approche de cette nature, en dépit de sa complexité, nous confrontait d'abord avec la description d'une *dualité* de fonction du mot dans le langage. Cette distinction a été la source de quelques clarifications au cours du débat provoqué par l'intervention de M. De Waelhens.

En prenant le mot comme incarnant une *intention* linguistique toujours incomplète, M. De Waelhens se demande si l'atomisation des linguistes n'est pas responsable d'un vice au départ qui déforce toute véritable phénoménologie du langage. C'est un thème insistant comme on le voit. En parlant, l'homme prend sa distance sur les choses; il substitue par la parole à une absence (des choses) une présence sur laquelle il peut à son tour appuyer sa domination sur les choses. Substitut sonore, le mot parlé est ainsi à notre disposition plus aisément que l'objet.

Cette version phénoménologique a soulevé, comme les déclarations de M. Ingarden sur la différence entre les mots aux indices 1 et 2, divers rapprochements. De la part de M. Hyppolite sur la tentative que constitue tout mot de s'identifier à sa *gestalt* nominative, tout signe sonore ou graphique évoquant un sens et tendant à s'identifier avec ses variétés sonores et graphiques, et d'autre part des rapprochements entre le «type» et «token» de Peirce de la part de M. Ayer.

Cette discussion a eu le privilège de situer le problème de l'identification du signe, à son rang, reprenant un thème dont la convergence peut également nous retenir, puisqu'il a une composante *formelle* (l'identité et ses propriétés) et une composante *opératoire*, par l'identification efficace de son contenu. Cette efficace d'autre part peut

être accrue, atteindre un point de saturation qui, sans être final, n'en est pas moins extensible.

En renouvelant devant nous avec un souci d'analyse toujours méticuleux le propos d'Esope sur le langage, Mgr Zaragueta a complété ces vues. En imputant au langage des services et des torts, au total plus de services que d'inconvénients, puisque l'exigence de la définition lui paraît le plus souvent capable d'être satisfaite, c'est tout de même en subordonnant l'exercice de la pensée à l'instrument du langage (ce dernier pouvant éventuellement lui faire obstacle) qu'il s'est représenté la fonction significative.

A quoi, M. Guzzo a opposé volontiers une pensée toute imprégnée de valorisation interne et rendant éventuellement service au langage par son courage, son art de se formuler, son souci de s'élaborer, bref par un *choix* qui fait donc que chacun selon lui dans le discours, toujours limité, ne peut épuiser toute *sa* pensée propre, ni bien entendu toute *la* pensée.

Les questions que M. Van Melsen est venu à se poser sur les déficiences du langage, comme obstacle éventuel à la promotion de la pensée, ont fait rebondir le débat. En se posant la question du rôle de la précision ou du vague de nos définitions dans le langage scientifique, il a fait remarquer que les notions théoriques les plus précises (celle par exemple d'énergie pour le physicien contemporain) perdent dans leur application cet avantage, et d'autre part, que celles qui comportent des confusions relatives, telles que celle de justice, appartenant à la dynamique des actions humaines constituent parfois un avantageux statut de leur applicabilité en leur assurant plus de souplesse d'adaptation aux circonstances contingentes.

D'autre part, la formalisation, si elle était totale, si elle affectait tous nos langages, tant le naturel que le scientifique, aboutirait à une pétrification de notre pensée. Cette discussion induit M. Hyppolite à évoquer un langage ordinaire qui, nous renvoyant à un métalangage, serait néanmoins par l'effet d'une réflexivité intrinsèque du langage naturel quelque chose comme une approche. Il y voit pour sa part l'occasion d'un rapprochement possible entre phénoménologues et analystes du langage.

Ces considérations, classiques ou hétérodoxes, nous ont conduit à celles proposées par M. Perelman. En se limitant au «sens» donné et au «sens» que l'on se donne, sur un terrain généralement moins familier au philosophe, celui du domaine juridique, M. Perelman a voulu à la fois susciter l'intérêt du philosophe pour un modèle de signification dont ce dernier ne se serait pas volontiers, dit-il, inspiré jusqu'ici et gagnerait, selon lui, à s'inspirer davantage.

En proposant une typologie de la sémeiologie et de la sémantique un peu abrupte qui a fait l'objet de réserves de la part de M. Rotenstreich, de M. Barzin et de M. Topitsch, M. Perelman a opposé une conception de la «*meaning*» qui n'est ni contemplative de quelque ordre éterniste de vérité préalable, sur le modèle de la mathématique classique, au sens réaliste traditionnel, ni purement nominaliste au sens où le langage devient notre seul centre de référence et s'exerce à tenir le langage embrayé sur la situation humaine prise dans son intégralité, pour nous inviter à réfléchir au rôle du *modèle juridique*, dans la pratique juridique.

La règle de compétence, le pouvoir de décision du juge pour combler les imprécisions volontaires du législateur, le conduisent à concevoir l'exercice d'une raison pratique, comme le *bon modèle* du raisonnement philosophique.

Aux respectives observations de MM. Topitsch et Jessop, deux éclaircissements sont venus compléter la communication écrite et orale.

La première, qu'il y a des usages du langage dont l'examen a été par trop négligé par le philosophe; la seconde, que le langage n'est pas de pure convention, qu'il s'inscrit dans des traditions culturelles, qu'il est un fait historico-social; la troisième que s'il y a, en dépit du respect que le philosophe doit avoir pour la clarté, s'il y a du «vague» dans le domaine sémantique, la question dernière doit être: Qui a le *droit* de l'*interpréter*? et il nous propose d'y retrouver le rôle séculaire du philosophe.

Les réserves fondamentales de M. Jessop montrent que les atteintes portées à la conception éterniste classique du fondement de la vérité objective font redouter que le modèle juridique qui lui serait substitué ne dégrade la vérité objective et ne nous réduise à des décisions purement subjectives.

Le modèle juridique est arbitrage et l'arbitraire confondant *will* et *willfulness* peut aussi bien se figer dans le décret que dans la législation la plus sage et la plus circonspecte, malgré toute la confiance que M. Perelman paraît accorder au caractère raisonnable des raisons axiologiques. Ces mêmes réserves paraissent retenir M. Battaglia. Si le droit est de nature axiologique, cela n'exclut ni une référence à une valeur suprême, ni à une valeur systématique, faute de quoi le bon plaisir subjectif en règle le sort.

Sur la foi d'une antinomie qui pourrait éclater dans la communicabilité de la loi au citoyen et au juge, signalée par M. Calogero, M. Perelman invoque l'idéal de rationalité dont le droit offre l'exemplification parce qu'il est un *compromis* entre la clarification totale, impossible, et l'adaptation aux circonstances, jamais exclusives. Ce

qui fait qu'il ne peut donc être assimilé à aucun des modèles classiques. Sans doute cela tient-il au rôle que la *décision* y joue.

En prenant au sérieux, comme invite à le faire, M. Perelman la jurisprudence, cela fait ressortir combien la formalisation juridique est toujours *incomplète*: il y a lieu de constater qu'aucun cas d'espèce soumis au juge ou à la jurisprudence ne peut être complètement typifié et que c'est peut-être pour cette raison que le «modèle juridique» peut s'offrir à la réflexion philosophique comme un «mixte» privilégié. En choisissant d'autres tests que l'*applicabilité*, M. Rotenstreich pense que l'on pourrait également le montrer.

M. Barzin, à son tour, a formulé des réserves sur le sens philosophique de la dichotomie réalisme-nominalisme et le retentissement philosophique que peut avoir le point de savoir si des significations concernent des mots (ou notions) ou des propositions précises, acceptions ambiguës qui le feraient passer tantôt pour un nominaliste tantôt pour un réaliste, selon le cas. De plus, si le juge est correctement décrit par M. Perelman, la finalité axiologique qui oriente sa conduite est notamment celle de défendre l'ordre public. Si l'on cherche à modeler la position du philosophe sur celle du juge, au lieu de s'en tenir au modèle élaboré du mathématicien, on risque de ne pas opérer le contraste décisif. Le modèle du savant des sciences naturelles ferait mieux l'objet de la comparaison. Seul ce dernier poursuit une vérité objective, évacuant toute finalité de son propos, se concentrant sur la validité des preuves objectives. Lié à l'action, à la décision, le juge ne peut en faire autant. La différence étant de nature, et non de degré, entre ces deux formes d'action humaine, celle du juge, celle du savant, il convient au philosophe de ne servir que prudemment du juge comme modèle.

Ce serait précipiter les choses que de réduire la dernière communication à une simple allusion. Elle présente un intérêt particulier dû à son radicalisme.

M. Passmore a soutenu sans défaillance une thèse radicale.

Pour lui, les significations doivent d'abord se ramener à celles qui, de nos énoncés vrais ou faux, permettent de les soumettre à un test de fait et pour celles pour lesquelles l'observation supplémentaire pourra être requise, comme de nouvelles extensions factuelles. En sorte qu'aucun rapport ne transcende les faits, tout au plus en requiert-il davantage. Ce processus est illimité et toujours inachevé. S'il n'y a donc aucune nécessité logique de se demander quel est le sens d'un énoncé, il est possible de se le demander. Et c'est par une amplification des rapports-de-fait que l'on y pare.

Je ne m'attarderai pas à évoquer les remous provoqués par ces

déclarations chez MM. Ebbinghaus et Klibansky. L'un s'est attardé à discuter le sens que le problème cosmologique pourrait avoir dans ces conditions, et le second à souligner l'équivocité de la signification et l'ambiguïté du fait dans la perspective de M. Passmore.

La réfutation en règle que M. Ebbinghaus a tentée, avec les secours bienveillants du Centaure et les inconvénients des prévisions météorologiques, a eu peu d'échos. Ni les questions de M. Ryle ni celles de M. Ayer, n'ont altéré la bonne humeur de M. Passmore. Comme tous les autres opinants de ces *Entretiens*, il est demeuré finalement sur ses positions.

Ce pourrait être la conclusion finale, à la fois mélancolique et ironique. Toutefois, je voudrais vous proposer de la formuler encore autrement.

Si Occam — puisqu'on a invoqué ses mânes au début, invoquons-les encore à la fin — avait pû assister à nos débats, qu'en aurait-il pensé ?

Que nous pouvions parfois aller jusqu'à *économiser* des êtres de raison ou des entités, jusqu'à réaliser des économies auxquelles il n'aurait jamais osé songer. Et que si nous voulions nous concentrer sur la *vox* pour rendre tout ce que la *res* a d'intelligible, analytiquement et synthétiquement, tant sur le plan sémantique que syntaxique ou pragmatique, nous serions comblés, puisque nos ressources en *modèles* ne semblent vraiment pas nous faire défaut.

Car ceux d'entre nous qui ont abordé la problématique de la signification à partir d'une inspiration phénoménologique ont d'emblée abordé le «sens» dans une perspective synthétique, à tous ses niveaux d'amplification ou de dispersion sémantique. Et ceux d'entre nous qui l'ont abordée dans une perspective systématiquement analitique ont recherché dans des constructions, des modèles appauvris ou enrichis, la réponse à nos questions. Enfin ceux qui ont voulu se tenir à mi-chemin nous ont tout de même proposé des modèles dont le caractère «mixte» n'était pas dépourvu d'intérêt et de fécondité. On pourrait se poser bien des questions encore. On pourrait se demander s'il ne conviendrait pas d'aborder la problématique du sens plus franchement sous l'angle du non-sens — test indirect qui pourrait nous livrer d'autres secrets que l'examen frontal. On pourrait encore se demander si cet examen, comme nous le pensons, ne devrait pas être entrepris également sous l'angle des tactiques opérationnelles et des stratégies minimales ou maximales. Ce serait matière à d'autres *Entretiens* peut-être.

Maintenant que nous sommes au terme de ces *Entretiens*, qu'il me

soit permis de vous faire part de ce qui m'a le plus frappé au cours de nos débats.

A quelque option fondamentale que se rattachent les différents orateurs en présence, tous ont néanmoins reconnu des dénivellations éventuelles du «sens», en manière telle que, loin de pouvoir se traiter en bloc, des «niveaux de signification» doivent être distingués si l'on veut clarifier le statut et la fonction de la signification dans l'expérience humaine.

D'autre part, les notions philosophiques instrumentales utilisées par les divers orateurs des *Entretiens* ont presque toujours impliqué un caractère à la fois *structural* et *dynamique*. Et ce qui est frappant, souvent plus *dynamique* que *structural*.

Qu'il s'agisse de référence au rôle du *comportement* dans la formation du concept, qu'il s'agisse de référence au rôle central, pour certains, de l'*intentionnalité*, qu'il s'agisse de référence au rôle de l'*identification*, comme exigence minimale, qu'il s'agisse de référence au rôle de nos *aspirations* valorisantes, qu'il s'agisse de référence au rôle de la *décision*, ou encore au rôle de la *communication* comme un devoir moral d'état (lié à la condition humaine), — chaque fois nous avons retrouvé la prépondérance de l'*interprétation dynamique* et ses prérogatives par rapport au schème statique cher aux penseurs classiques.

Cet état d'esprit nous paraît révéler, en dépit de divergences de tradition et d'écoles, que la philosophie contemporaine de la signification tend à être progressivement sensibilisée par l'importance que revêtent, dans l'expérience humaine, les *opérations effectives* de l'esprit et le rôle que le cheminement inexhaustible de ces manœuvres joue en vue de l'épuiser.